



HAL
open science

La porte esquiline : une zone multifonctionnelle d'entrée de ville

Clément Chillet

► To cite this version:

Clément Chillet. La porte esquiline : une zone multifonctionnelle d'entrée de ville. Fleury, Philippe et Madeleine, Sophie (dir.). Topographie et urbanisme de la Rome antique. Actes du colloque organisé à Caen (11-13 décembre 2019), Presses universitaires de Caen, pp.141-152, 2023. halshs-03815622

HAL Id: halshs-03815622

<https://shs.hal.science/halshs-03815622>

Submitted on 21 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La porte esquiline : une zone multifonctionnelle d'entrée de ville

Sur la maquette de Paul Bigot, la porte esquiline se présente sous la forme d'un arc unique, traversé par une voie rectiligne, laquelle, pour le piéton qui se dirigerait vers la ville, comporte à main gauche un élégant jardin géométrique qui pourrait être un parterre « à la française » jouxtant une évocation de bosquet représentant les jardins de Mécène, et à main droite un espace vide et blanc comme le plâtre de la maquette (fig. 1).

Ainsi se trouvent figées, au bord de la cassure abrupte de la maquette, ces marges orientales de la ville de l'époque constantinienne. Bien évidemment, il ne s'agira pas de proposer ici un « correctif », une mise à jour de la topographie précise de la zone pour mettre en exergue de prétendus défauts dans la modélisation de la ville, mais bien plutôt de s'intéresser aux fonctions de ces lieux particuliers que sont les portes de ville dans la dynamique urbaine. Ce faisant, et la description liminaire de la zone dans la maquette de Bigot a pour but de servir de point de comparaison, ce sont aussi les évolutions des représentations des marges de la ville dans l'historiographie qui apparaissent en creux. Il est presque certain qu'aujourd'hui, on ne choisirait pas de représenter la zone des portes de la ville marquant une rupture aussi nette, dans un environnement aussi ordonné que le faisait la maquette de Paul Bigot, et, lorsque les algorithmes de la maquette virtuelle atteindront ces zones, le faciès urbain représenté aura tout autre figure. Aussi, plutôt que d'aborder la question du paysage urbain par l'angle unique de la topographie (qui régit, par nature, l'objectif d'une maquette), ce sera par l'aspect fonctionnel que nous tenterons de proposer une étude du paysage urbain de ces marges de la ville particulière que sont les portes.

Pour proposer cette étude, nous nous appuyerons donc sur la zone de la porte esquiline, qui n'est pas une des portes les plus connues dans les sources anciennes (à la

différence de la porte Capène ou de la *porta Triumphalis* par exemple, plus attachées à des événements historiques connus des sources), mais qui a le double mérite à la fois d'être citée dans son environnement urbain à plusieurs reprises dans nos sources, et d'être toujours, du moins en partie, debout, ce qui a orienté sur elle l'attention des chercheurs en histoire urbaine et des archéologues dans les dernières années¹. Outre la masse relativement importante de sources de nature variée à prendre en considération qui en justifie l'étude par rapport à d'autres zones moins privilégiées de la documentation, c'est un lieu dans lequel la diachronie (que l'on oublie parfois, cédant au « syndrome de la ville éternelle »², lorsqu'on étudie la ville ancienne) est, plus qu'ailleurs, un élément essentiel pour comprendre la nature urbanistique de la zone. Ce caractère déterminant de la diachronie se situe sur deux plans : celui des sources disponibles et celui de la nature même de ce lieu urbain.

D'une part, en effet, la prise en compte de la diachronie est matériellement plus aisée dans cette zone, du fait de l'histoire du quartier depuis l'Antiquité. Les différentes étapes de la structuration urbaine, qui n'ont certes pas toujours été exemptes de bouleversements radicaux, n'ont pas connu les énormes modifications urbanistiques subies par le centre-ville par exemple. À l'inverse des zones du cœur de ville (pensons à la disparition des quartiers rasés pour la construction du forum de Trajan, qui devinrent par la suite une des zones de fixation de la ville médiévale avec le Champ de Mars), l'Esquilin reste, jusqu'au XIX^e siècle, une zone de jardins aux mains de congrégations ou d'individus plus ou moins haut

-
1. Malmberg & Bjur 2011; Andrews & Seth 2018.
 2. L'expression est de Ammerman 2006, 307.



Fig. 1 – La porte esquiline sur la maquette de Paul Bigot à l’Université de Caen (cliché S. Madeleine)

placés sur l’échelle de la notabilité. La grande rupture, marquée par les travaux de 1870 lorsque Rome devint capitale et l’Esquilin quartier nouveau, a certes purgé certains niveaux archéologiques, mais la présence de l’église San Vito accolée à la porte a relativement préservé la zone proche qui peut donc de nos jours encore se prêter à des fouilles intéressantes. Divers événements urbanistiques de mieux en mieux documentés permettent de mieux comprendre l’histoire de cette zone en affinant la chronologie. Il est donc possible de saisir une véritable profondeur chronologique sans l’écraser ni concevoir comme des éléments ou des activités concomitants des éléments urbains chronologiquement bien distincts.

D’autre part la porte, parce qu’elle prend place dans une muraille, est une zone de contact entre ce qui a été conçu, au moins à un moment de son histoire, comme

un intérieur et un extérieur de la ville. C’est donc une des zones dans lesquelles la croissance urbaine, très forte au tournant de notre ère et dans les premiers siècles de l’Empire, a le plus de chance d’être perçue : plus qu’à une densification d’un espace déjà fortement occupé, comme le sont certaines zones intérieures, c’est à un radical changement de paysage urbain que fut soumise la zone. En effet, ces zones de confins ou de marges (dont on peut se demander si elles sont aussi abruptes que la présence d’une muraille peut le laisser penser) deviennent des zones pleinement intégrées, voire, si l’on en croit l’hypothèse développée par certains chercheurs, comme des moteurs de la vie urbaine quand le centre-ville est par trop monumentalisé et muséifié³. Les outils, forgés par

3. Malmberg & Bjur 2009.



Fig. 2 – La porte esquiline aujourd’hui (cliché C. Chillet)

l’histoire urbaine médiévale et moderne, par exemple, ne sont pas opérants pour décrire ces zones comme des faubourgs⁴ car, à partir de l’époque augustéenne, elles sont pleinement intégrées dans le schéma administratif qui définit la zone urbaine. Zone intégrée donc, mais avec le paradoxe qu’y subsiste une porte qui est parvenue en usage jusqu’à nous (au sens où ce n’est pas un vestige redécouvert lors de fouilles, *fig. 2*).

Par ailleurs, il faut garder en mémoire plusieurs caractéristiques quasi essentielles des zones de portes de ville. D’abord, ces lieux sont marqués par des réseaux d’oppositions : lieux de périphérie, évidemment définis par rapport à un centre, lieux de démarcation entre l’intérieur et l’extérieur, ils sont conditionnés par la

manière dont l’espace est conçu et géré par la société urbaine. Ainsi, les activités pratiquées dans ces lieux sont révélatrices de la manière dont l’espace urbain est mentalement structuré par la société qui le façonne et le construit. Deux exemples bien connus de ce fait sont pour la Rome antique la question des sépultures (dont « l’entrée en ville » peut marquer la naissance de la ville médiévale⁵) et celle des auspices, qui déterminait le type de pouvoir des magistrats.

Enfin, la porte, plus qu’une limite, est un passage (qui peut être clos, mais qui ne l’est pas toujours) : depuis l’étiologie que les Romains donnent à ce terme (tronçon où l’on suspend le tracé de la limite sacrale de la ville pour laisser libre le passage et ne pas exclure définitivement

4. Voir Pinol 2003, 404-409.

5. Voir Pinol 2003, 269-270 et 304.

l'espace clos de l'usage humain⁶), jusqu'aux grandes convergences d'axe effectivement observées sur l'Esquilin, la porte et la zone alentour est celle des flux, qui se resserrent pour emprunter un passage obligé, éventuellement contrôlé, et se ralentissent, voire s'arrêtent, engendrant à nouveau des pratiques spécifiques.

Ce sont ces trois points (zone d'activités contraintes par la conception de l'espace urbain, zone traversée par des flux, zone témoin privilégié de la croissance urbaine) que l'on étudiera pour mettre en évidence les spécificités de la zone de la porte esquiline dans la Rome antique en essayant d'utiliser un arc chronologique le plus large possible, depuis l'époque archaïque (VI^e siècle av. J.-C.) jusqu'au VI^e siècle ap. J.-C.

La porte esquiline, une zone d'activité mixte

La porte est un équipement urbain qui prend place dans un mur d'enceinte urbaine. Autrement dit, quoique lieu de passage, elle appartient à un ensemble architectural dont la fonction est de marquer l'extérieur et l'intérieur, sans préjuger aucunement des raisons de ce marquage (religieuse, défensive, fiscale, symbolique...⁷). De ce fait, et c'est une banalité que de le rappeler, son existence conditionne la présence d'activités que les mentalités, la législation, les contraintes topographiques propres à l'intérieur de la ville (ces différentes raisons étant parfois mêlées) rejettent à l'extérieur de l'espace urbain.

La plus connue d'entre elles est la fonction funéraire. Une ville comme Rome, à une date haute, dépassa en nombre d'habitants toutes les autres cités du monde méditerranéen et une telle population entraîna une activité funéraire nécessairement plus importante que dans d'autres cités à l'échelle plus réduite. Dès une date haute, le nombre de morts que la cité avait à gérer était assez

6. Plu., *Questions romaines*, 27, très explicitement, ou bien Seru., *Aen.* 5, 755. Selon les étymologistes en revanche, le terme de *porta* ne relève pas de cette étymologie (la porte est l'emplacement où l'on a porté la charrue), mais d'une racine indo-européenne qui signifie le passage: Ernout & Meillet 1959, s.u. *porta*, *portus* et *porto*, -as, -aui, -atum, -are. L'étymologie en quelque sorte, plutôt que d'insister sur le mouvement circulaire de la charrue autour de la ville et soulevée au passage des portes, met en avant le passage à travers la porte. C'est un double mouvement dont nous aurons à reparler plus bas.

7. Hinard 1991 et Guilhembet 2006.

élevé. Or on sait que, pendant l'Antiquité non chrétienne de Rome, au croisement des exigences matérielles, réglementaires et symboliques, l'exclusion des inhumations à l'intérieur de la ville était la règle. On connaît cette interdiction énoncée dès la loi des XII tables⁸, renforcée par le droit jurisprudentiel plus tardif, d'ensevelir ou de brûler les cadavres à l'intérieur de la ville qu'on explique généralement à la fois par un argument religieux, mais aussi sanitaire. Comme les autres zones extérieures à la ville, l'Esquilin porte la trace de cet interdit qui rejette les activités liées au traitement de la mort (crémation, inhumation).

En effet, sans même parler des découvertes archéologiques, les sources littéraires et épigraphiques saturent en quelque sorte l'Esquilin de rappels à sa fonction funéraire. Le SC *de pago Montano* interdit crémations et inhumations dans une zone identifiée par F. Coarelli comme celle occupée par le *lucus Libitinae*⁹; la réglementation du préteur Sentius, inscrite sur plusieurs bornes qui délimitent un espace parallèle à la muraille, protège la zone de tout dépôt d'ordure ou de cadavre¹⁰; Cicéron propose d'installer le tombeau offert par la cité à Servilius, mort lors d'une ambassade envoyée auprès d'Antoine en 44, sur l'Esquilin¹¹; Tacite et Suétone¹², enfin, rappellent que sous l'Empire, il s'agissait encore d'un lieu d'exécution. Même si l'on considère que l'Esquilin n'était pas toutefois le seul lieu d'exécution admis sous la République (puisqu'on pouvait même exécuter une sentence de mort à l'intérieur de la ville¹³), il est certain que la zone hors de la porte esquiline avait une fonction funéraire évidente.

Dans l'histoire du paysage urbain, les marques de la fonction funéraire du lieu ne couvrent pas le même périmètre selon le développement de l'espace urbain. Si l'on a trouvé des tombes archaïques à l'intérieur des murs de la ville (correspondant globalement à la période où le forum romain a cessé d'être une zone d'inhumation), les zones funéraires se déplacent à l'extérieur de la porte à partir de la construction du mur, soit dès le VI^e siècle, comme tendent à le prouver les dernières fouilles des

8. Table X.1. Voir Humbert 2018.

9. *CIL* VI, 3823. Voir Coarelli 1988, 283-284.

10. *CIL* I², 838, 839 et 2981. Pour ces deux documents, voir aussi Bodel 1986 et 2000.

11. *Cic.*, *Phil.* 9, 17.

12. Sous Tibère: Tac., *Ann.* 2, 32, 3 et sous Claude: Suet., *Claud.* 25.

13. Hinard 1987.

vestiges de la porte esquiline, et non pas seulement lors de la reconstruction de la muraille dite Servienne au IV^e siècle¹⁴. La croissance rapide de la ville à la fin de la République contribua encore au déplacement des tombeaux et des équipements nécessaires au traitement des corps. Les tombeaux républicains furent recouverts, tout comme furent déplacées les tombes communes au-delà de l'espace bonifié sous Auguste, en partie par l'installation des jardins de Mécène¹⁵. La typologie différenciée des tombeaux, entre tombes monumentales et fosses communes, ne s'altéra pas mais fut simplement repoussée plus à l'est et sur un espace plus restreint à mesure que la ville grandissait et que l'espace intermédiaire entre l'espace occupé par les fonctions urbaines et celui occupé par les fonctions suburbaines se réduisait. Ainsi, les fosses communes, connues à la fois par la description horrifique qu'en donnait Horace¹⁶ et par les vestiges découverts lors des fouilles de la fin du XIX^e siècle¹⁷, trouvent-elles en quelque sorte un parallèle dans les chambres d'inhumations collectives découvertes dans les catacombes des saints Pierre et Marcellin, au bord de la *uia Labicana* qui prend son origine précisément à la porte esquiline¹⁸. Le parallèle n'est pas absolu car il n'est pas certain que ces chambres collectives qui jouxtent les innombrables tombes individuelles des réseaux souterrains, mieux connus, des catacombes, correspondent aux sépultures des dizaines de personnes qui devaient mourir chaque jour à Rome sans avoir les moyens de payer un tombeau particulier et qui, autrefois, devaient trouver leur dernière demeure dans les tombeaux communs de l'Esquilin. Les anthropologues funéraires penchent plutôt pour des inhumations d'individus appartenant à des couches aisées de la population, mortes lors d'une crise brutale de mortalité, éventuellement de type épidémique¹⁹. Le fait cependant que l'existence de ces chambres communes ne soit pas le propre des catacombes situées à l'est de l'Esquilin (les catacombes des saints Pierre et Marcellin ont seulement permis de documenter un type

de sépulture, mal connu pour les catacombes de la via Appia par exemple²⁰) laisse supposer que les dépositions collectives des pauvres, déportées de l'Esquilin, aient pu prendre cette forme.

Si, aujourd'hui, l'idée de la grande ville uniquement consommatrice a fait son temps, il faut bien retrouver dans l'espace urbain les zones de production liées aux activités économiques proprement urbaines. Cicéron parle incidemment des carrières ou sablières que l'on trouvait au-delà de la porte esquiline²¹. Il devait s'agir de l'exploitation du sol volcanique du plateau de l'Esquilin à la fin de la République, qui, elle aussi se déplaça vers l'est, dans la même zone des catacombes des saints Pierre et Marcellin, où les traces de l'exploitation du tuf et du sable, précédant l'installation du cimetière souterrain, étaient clairement visibles à la fouille²².

Les sources littéraires tardo-républicaines, Varro en l'espèce, mentionnaient aussi des *figlinae* dans la zone, qu'on a pu documenter archéologiquement et dater depuis au moins l'époque médio-républicaine²³, de même que les moulins présents au sortir de la porte esquiline²⁴. Une nouvelle fois, la similarité des activités, ici la mouture du grain, avec celles attestées dans la zone située à l'extérieur de la porte majeure, mais avec le décalage chronologique induit par la rupture augustéenne du lotissement de l'Esquilin, est frappante. Les moulins de « la manufacture » d'Eurysacès correspondent au glissement des activités boulangères déplacées par la croissance de la ville²⁵.

Aux marges de la ville, la porte esquiline est aussi caractérisée par des aires dotées d'aménagements destinés aux échanges. Les sources mentionnent à la fois un *campus esquilinus* et un *forum esquilinum* dont on estime qu'ils sont généralement situés respectivement

14. Andrews & Seth 2018, 248-250.

15. Häuber 1990 ; Chillet 2011 et 2016.

16. Hor., *Sat.* 1, 8, 6-16.

17. Lanciani 1874, 42-53 ; Bodet 1986, 38-54 ; Graham 2006, 66-83. Sur des fouilles plus récentes de la zone funéraire de l'Esquilin, voir les treize tombes mieux documentées découvertes au début des années 2000 : Barbera 2005, 306-317.

18. Sur le cimetière en général, voir Guyon 1987, 7-102.

19. Castex *et al.* 2007 ; Blanchard *et al.* 2010 ; Castex *et al.* 2011.

20. Wilpert 1910.

21. Cic., *Cluent.* 37.

22. Guyon 1987, 35-37.

23. Varro, *Ling.* 5, 503. Voir aussi Fest. p. 468 L. Sur les découvertes, voir Lanciani 1877, 181-183. Sur les artisans de l'Esquilin, voir dernièrement Di Giuseppe 2018. Sur l'artisanat à Rome à l'époque républicaine, Ferrandes 2017, et à l'époque impériale, un aperçu rapide dans Coarelli 2015.

24. Lanciani 1874, 36 et 221-222 : les moulins furent trouvés sur la piazza Fanti, sur le côté prolongeant l'ex via principe Umberto aujourd'hui Turrati. Voir n° 12 sur le plan annexé à Lanciani 1874.

25. Coates-Stephens 2005.

à l'extérieur et à l'intérieur des murs²⁶. Les inscriptions nous permettent d'esquisser seulement la longue histoire de ces espaces. Le *forum esquilinum* est mentionné pour l'époque syllanienne, quand la muraille, encore fonctionnelle sur le plan militaire, fut le théâtre de combats entre les partisans et les opposants de Sylla²⁷. À l'époque augustéenne, il existait un *uicus a foro Esquilino* dont nous connaissons un *uicomagister* daté des toutes premières années de cette institution créée en 7 av. J.-C.²⁸. On connaît deux *argentarii* ainsi qu'un *ministrator* attachés à ce forum qui existait encore en 450 ap. J.-C., lorsque le préfet de la Ville Flavius Eurycles Epityncanus, restaurant le lieu, se dit *conditor huius fori*²⁹. Le *campus Esquilinus*, lui, devait s'étendre, comme tous les *campi* connus à Rome, à l'extérieur des murs³⁰.

L'un comme l'autre de ces espaces devaient accueillir des activités commerciales qui se fixèrent lorsque furent construits les *macella* dont témoignent les sources dans la zone. Il existait peut-être une telle construction à l'époque augustéenne, quoiqu'elle ne soit documentée ni archéologiquement, ni littérairement³¹. Les activités commerciales étaient peut-être seulement ambulantes (ou situées dans les échoppes autour du forum) avant la construction du *macellum*, habituellement identifié à tort comme le *macellum Liuiaie*, le long de la muraille au nord de la porte sous les règnes de Trajan ou d'Hadrien³². Il est vraisemblable de mettre cette construction en relation avec la disparition quelques années auparavant du *macellum* du centre-ville sous les constructions flaviennes. À nouveau, la dilatation de la ville se traduit dans l'urbanisme de la zone. Ce *macellum* fut à son tour désactivé à une date imprécise (début III^e siècle ?), et remplacé plus tard par le *macellum Liuiaie*, épigraphiquement attesté et certainement situé auprès de la porte Tiburtine.

La concentration d'activités commerciales sur le *campus esquilinus* est l'explication habituellement retenue pour expliquer l'indentation de la ligne d'octroi du Haut Empire, attestée par des bornes toutes situées sur le tracé de la future muraille Aurélienne, à l'exception d'une

seule, découverte au niveau de la porte esquiline³³. Si cette étrangeté ne relève pas du transport postérieur de l'inscription, la zone de l'Esquilin aurait donc été conçue (*a priori*, en une politique volontaire, ou *a posteriori*, consacrant une situation existante) par les autorités urbaines comme une zone de commerce privilégié : installée sur le *campus Esquilinus*, c'était la zone très clairement la plus proche du centre de Rome, sur une des voies les plus fréquentées vers le *Suburbium* qui conduisait par ailleurs à Tibur, dont Rome tirait une partie de sa subsistance.

Réserveons enfin une brève place à la question de l'habitat qui est bien évidemment une fonction urbaine primordiale, pour signaler la rupture que marqua la période augustéenne. La bonification de la zone au sud de la porte par les jardins de Mécène entraîna l'installation d'autres *horti* aristocratiques entrés peu à peu dans le domaine impérial jusqu'à devenir des lieux de représentation du pouvoir³⁴, tout comme la partie interne de la colline qui fut intégrée dans le palais néronien³⁵. Dès le premier siècle de l'Empire, une fois les fonctions funéraires et de production repoussées du plateau, des *insulae* furent construites qui firent de ce quartier un lieu d'habitation dont on ne peut cependant tout à fait mesurer la densité³⁶.

Une zone de flux

C'est sur ce point que la porte esquiline a fait l'objet de travaux récents. Il est vrai que les questions de circulations dans / vers / hors de la ville sont capitales pour en comprendre le fonctionnement. La topographie romaine ne doit pas rester statique³⁷.

Nous avons rappelé l'évidente fonction d'une porte urbaine qui est de prendre place dans un mur d'enceinte.

26. Coarelli 1993 et 1995.

27. App., *BC* 1, 58, 258.

28. *CIL* VI, 2 223.

29. *CIL* VI, 31 888.

30. Borlenghi 2011, 106.

31. Sur le dossier du *macellum Liuiaie* et des marchés sur l'Esquilin, voir dernièrement Bertrand & Chillet 2016.

32. Lanciani 1874, 212-219.

33. *CIL* VI, 1016a. Voir Palmer 1980, 217-218 ; Le Gall 1991 ; Malmberg & Bjur 2011, 374-375.

34. La Rocca 1986 ; Cima 1986 ; Royo 1999, 204 ; Chillet 2011.

35. Fraioli 2007 ; Royo 2007 ; Beste 2017.

36. Voir les cartes qui accompagnent l'étude de la zone de la structure ronde représentée sur la *Forma urbis* (fragments 10 l, m, t, u, v) et découvertes à la fouille dans Carandini & Minardi 2007. Voir aussi carte n° 13 dans Haüber 2014. Fronton avait reçu de Marc-Aurèle sinon les jardins de Mécène, du moins une résidence sur cette propriété : Fronto 1, 8, 5.

37. À titre d'exemple dans une bibliographie riche : Gros 2008 ; Laurence & Newsome 2011.

En cela, elle est à différencier d'autres marqueurs monumentaux d'entrée de ville que sont, pour ne citer qu'eux, les arcs. Parmi ces derniers, on prendra pour exemple la porte, dite, à l'époque moderne, Majeure, qui est la monumentalisation due à l'empereur Claude d'un tronçon d'aqueduc surplombant une voie, certes conçue comme un marqueur d'entrée dans l'espace urbain, mais dans un espace environnant qui n'était plus clos³⁸. Un autre exemple de cette fonction serait celui de l'arc d'Orange situé bien au-delà de la limite de la ville, comme un avant-passage en espace ouvert qui conduisait à l'espace urbain clos³⁹. À l'inverse, pour une porte urbaine, du fait de l'obstacle que constitue la muraille de part et d'autre, la circulation et les déplacements étaient nécessairement contraints.

Or, la muraille, quoique défonctionnalisée, ne disparut pas du paysage urbain dans cette zone. Aussi, la porte esquiline conserva sa fonction de passage jusqu'à une époque très tardive. On en tiendra pour preuve que la diaconie de San Vito, organisation de charité des premiers temps de chrétienté, s'installa au IV^e siècle auprès de l'une des trois baies de la porte, le long de la voie tiburtine, pour se situer sur le passage des étrangers entrant dans la ville.

La présence de cette porte et du mur induisait nécessairement une réduction du passage, un point de convergence des hommes et des marchandises. Le mur, dont les fouilles sous San Vito laissent supposer qu'il existait bien déjà à l'époque archaïque⁴⁰, opérait comme une réduction des espaces relativement ouverts du plateau esquilin. Même lorsque l'urbanisation eut gagné la zone, le mur continua de jouer cette fonction : certes, à partir de l'époque augustéenne, la muraille ne servit plus de bornes aux constructions⁴¹ ; certes, les jardins impériaux contraignirent de plus en plus les circulations, même s'il n'est pas certain qu'ils étaient clos, mais le mur resta la principale contrainte du dense réseau viaire extra-urbain. L'espace situé devant la porte se trouvait être un espace de convergence de plusieurs types de circulation :

– l'évidence d'abord : les circulations est-ouest, c'est-à-dire intérieur-extérieur : convergeaient ici les *uiae Tiburtina* et *Labicana* dont le carrefour fut monu-

mentalisé dès Auguste puis par divers empereurs jusqu'à Alexandre Sévère⁴². Elles se séparent ensuite en *uia Collatina* et *uia Praenestina* : le simple nom de ces voies montre à quels centres majeurs du Latium elles reliaient Rome.

– Mais il ne faut pas oublier les circulations nord-sud (longeant le mur donc), comme l'indique l'orientation de certains bâtiments (tombe Arieti républicaine⁴³, *macellum* fouillé en 1874 et d'époque antonine⁴⁴ ; mais voir aussi la longue voie nommée *Asinaria* par C. Häuber, qui sépara peut-être les jardins de Mécène de ceux de Lamia⁴⁵). L'hypothèse de la « ceinture verte » des jardins impériaux utilisée comme un boulevard de sécurité, permettant la circulation rapide des forces militaires ou des cohortes de vigiles, est fondée sur cette possibilité du trafic circulaire autour de la ville⁴⁶. La création de circulation annulaire autour de la ville tend à montrer que ces espaces de marge avaient leur propre autonomie dans les parcours, qui ne passaient pas forcément par le centre de la cité.

– La défonctionnalisation de la muraille transforma ce lieu-même, dont la législation ancienne et la législation des cités de l'empire sanctifiaient au sens propre le bâti⁴⁷, en un espace de circulation. Des hommes d'abord, puisque le mur devint, sur l'Esquilin précisément, un lieu de promenade à l'origine d'une certaine sociabilité populaire qu'on attribue plus généralement aux espaces

38. Sur la question de Rome, « ville ouverte », entre le I^{er} siècle av. J.-C. et l'époque d'Aurélien : Frézouls 1987 ; Volpe 2019.

39. Voir par exemple Fellague 2016.

40. Andrews & Seth 2018, 248-250.

41. Caruso & Volpe 1995 ; Borlenghi 2016 ; Chillet 2016.

42. Le monument aujourd'hui visible est un nymphée monumental bâti par Alexandre Sévère. Mais les fouilles des années 1980 ont permis de documenter un état augustéen (qui ne correspond peut-être pas à une fontaine car les aqueducs augustéens ne semblent pas de cote assez haute pour pouvoir l'alimenter), puis un état claudien (lequel peut en revanche, grâce aux aqueducs claudien et *Anio novus*, avoir comporté une fontaine). Les éléments de décoration d'époque domitienne, transportés au XVI^e siècle pour orner la balustrade du Capitole, sont du réemploi sévérien d'un monument vraisemblablement situé ailleurs : Tedeschi Grisanti 1996 et 2001. Sur le nymphée sévérien, voir dernièrement Pisani Sartorio *et al.* 2010.

43. Gatti 2007.

44. Lanciani 1874, 212-219.

45. Sur les hypothèses de bornage des jardins de Mécène, voir les hypothèses contradictoires de Häuber 1990, 90 (via *Asinaria*) et Cima 1986, 41 (ancien vicolo di San Mateo / via Merulana dite « antica » pour la différencier de la rue moderne du même nom). Les deux rues envisagées sont de toute manière globalement dans le même axe.

46. Jolivet 1997.

47. Sur la question complexe des murailles *res sanctae*, voir De Souza 2004 et Tassi Scandone 2013. Sur les problèmes urbanistiques afférents sur l'Esquilin : Chillet 2016.

politiques du centre-ville⁴⁸. De certaines marchandises ensuite, si l'on suit l'hypothèse qui fait de la sauvegarde de la muraille le résultat des travaux de distribution de l'eau⁴⁹.

Le mur et la porte jouaient donc comme une contrainte sur les flux d'hommes et de marchandises : le mur contraignait les passages, tandis que la porte constituait une rupture du flux, surtout si l'on imagine qu'y était installé un poste de douane urbaine. Ce ralentissement des circulations, voire son arrêt pour tous ceux qui ne voulaient pas payer le droit d'entrée des marchandises dans la ville, entraîna donc une sociabilité et des activités propres aux zones d'octroi.

Cependant, le mur ne doit bien évidemment pas être conçu seulement comme une rupture de ces flux. La puissance publique cherchait aussi à faciliter les passages. La restauration augustéenne de la porte montra une volonté de ne pas ralentir trop la circulation : en effet, à la différence d'autres restaurations augustéennes de portes de l'enceinte de Rome, maintenues dans leur configuration étroite, celle de l'Esquilin fut rebâtie en trois larges baies (dont seule une subsiste aujourd'hui)⁵⁰, tandis que, de son côté, la voie tiburtine fut élargie sur plusieurs kilomètres et dotée de trottoirs pour les piétons et les animaux de bât afin de laisser l'espace central aux véhicules attelés⁵¹.

Mentionnons aussi le fait que les hommes et les marchandises ne sont pas les seuls éléments à franchir le mur. Dans l'intéressante reprise des fouilles de l'église San Vito, M. Andrews a mis au jour de larges conduits d'eau qui montrent selon elle que l'eau déversée dans la ville par l'*Anio uetus*, arrivant par le nord de l'Esquilin jusqu'à un château d'eau situé *intra muros*, était détournée pour alimenter la zone externe : l'immédiat « hors la ville » dépendait donc ainsi des ressources de la ville.

Les traces de la croissance urbaine

On a déjà mentionné plusieurs fois de manière insistante le déplacement de certaines activités périphériques

comme chassées par la croissance urbaine vers des zones plus lointaines⁵². Rappelons brièvement le déplacement des aménagements commerciaux : si le *forum esquilinum* et le *campus* survivent longtemps au vu de leurs attestations dans les sources écrites, le *macellum*, installé à l'époque de Trajan ou d'Hadrien, perdit sa fonction commerciale au cours du III^e siècle puisque les fouilleurs du XIX^e siècle y trouvèrent des restes d'habitations dotées d'hypocauste et que certaines des boutiques avaient été scellées par d'autres constructions (preuve qu'il ne s'agit pas du *macellum Liuiaie*, mentionné encore fin IV^e siècle sous les règnes de Valentinien I^{er}, Gratien et Valens)⁵³. Cet exemple peut être corrélé à ce que l'on sait de l'histoire de l'urbanisme du centre de Rome.

En effet, l'installation du marché et le probable début du lotissement des jardins impériaux tels ceux de Mécène sous les Antonins sont l'indice de profonds changements dans la zone, notamment de densification de l'occupation, qui s'expliquent au regard du contexte général de l'urbanisme à cette époque. La période des Flaviens et plus encore des Antonins est celle de la brutale et massive dilatation des espaces monumentalisés dans le centre de la ville, qui figèrent ce centre en un espace monumental et surtout expulsèrent les fonctions commerciales et d'habitation de très larges zones : sous couvert de réparer les confiscations néroniennes des espaces centraux, les Flaviens dotèrent la zone à l'est du forum romain de massives constructions qui chassèrent en partie des propriétés privées qui avaient survécu à l'époque néronienne. La construction des thermes de Titus se fit sans doute sur des espaces anciennement privés⁵⁴. La construction du temple de la Paix entraîna la disparition du *macellum*. Moins de trente ans plus tard, le forum de l'empereur Trajan fit disparaître un quartier entier avec ses toponymes, ses activités diverses et ses logements particulièrement denses⁵⁵. Les travaux massifs pour l'installation des thermes du même empereur sur l'Esquilin privèrent les activités urbaines d'une énorme emprise au sol. Ces travaux permettent de comprendre quels furent les besoins de relogement au début de la dynastie des Antonins dans cette zone au contact direct, grâce au réseau viaire, de la zone esquiline.

48. Quint., *Inst.* 12, 10, 74

49. Volpe & Parisi 2009.

50. Sur la porte esquiline, voir Coarelli 1996.

51. Malmberg & Bjur 2011, 372-374. Sur la voie, voir Mari 2008 et Quilici 2008, 562-563.

52. Sur ce sujet, voir aussi Andrews & Seth 2018.

53. Bertrand & Chillet 2016.

54. Mart., *Epigr.* 2.

55. Palombi 2016, 117-146.

La zone de la porte Esquiline est donc apparue comme une zone privilégiée d'observation des phénomènes urbains parce qu'elle se situe dans une zone marquée par un élément capital dans la parure urbaine : la muraille qui contraint l'usage de l'espace. Zone marquée par des activités spécifiques de l'extérieur de la ville que l'on voit reculer au fur et à mesure de la croissance qui marque Rome aux premiers siècles de l'Empire, elle semble évidemment dépendante du centre de la ville, ne serait-ce que dans ses rythmes de dilatations (puis, à la fin de notre période, de rétractation), mais elle semble aussi dotée de ses propres dynamiques. Ni centre-ville ni *suburbium*, l'immédiat « hors-la-ville » apparaît alors comme un espace intéressant la compréhension des pratiques de l'espace urbain dans une ville comme celle de Rome dont la pétrification du centre modifiait considérablement les usages en cours dans les autres cités de l'empire.

Clément CHILLET
LUHCIE (EA 7421)
Université Grenoble Alpes

Références bibliographiques

- AMMERMAN A. (2006), « Adding time to Rome's imago », in *Imaging Ancient Rome. Documentation – Visualization – Imagination* (Proceedings of the third Williams Symposium on classical Architecture, Rome, May 20-23, 2004), L. Haselberger, J. Humphrey (dir.), Portsmouth, Journal of Roman Archaeology (*JRA* Supplementary Series; 61), p. 297-308.
- ANDREWS M., SETH B. (2018), « Urban development at Rome's Porta Esquilina and church of San Vito over the longue durée », *JRA*, 30, p. 244-265.
- BARBERA M. (2005), « Ritrovamenti archeologici in piazza Vittorio Emmanuelle II », *Bullettino della Commissione comunale archeologica di Roma*, 106, p. 302-337.
- BERTRAND E., CHILLET C. (2016), « Le *macellum Liviae* à Rome : vrai ou faux monument augustéen ? », *MEFRA*, 128, 2, p. 469-485, <http://mefra.revues.org/3807>.
- BESTE H.J. (2017), « Neue Einblicke in die Errichtung der *Domus Aurea* des Nero », *Archäologischer Anzeiger*, 2, p. 295-308.
- BLANCHARD P., CASTEX D., GIULIANI R. (2010), « Les ensembles funéraires multiples de la catacombe des Saints Pierre et Marcellin à Rome : une collaboration multi-institutionnelle », *Archéopages*, hors-série 2, p. 6-19.
- BODEL J. (1986), *Graveyards and Groves. A study of the Lex Lucerina*, Cambridge, Harvard University Press.
- BODEL J. (2000), « Dealing with the Dead. Undertakers, Executioners and Potter's Field in Ancient Rome », in *Death and Disease in the Ancient City*, V. Hope, E. Marshall (dir.), Londres – New York, Routledge, p. 128-151.
- BORLENGHI A. (2011), *Il campus, organizzazione e funzione di uno spazio pubblico in età romana. Le testimonianze in Italia e nelle province occidentali*, Rome, Quasar.
- BORLENGHI A. (2016), « Mura Serviane e Mura Aureliane : l'occupazione di spazi pubblici e di aree private in occasione dell'abbandono e della costruzione delle due cinte urbane », in *Les confiscations, le pouvoir et Rome de la fin de la République à la mort de Néron*, C. Chillet, M.-C. Ferriès, Y. Rivière (dir.), Pessac, Ausonius (*Scripta antiqua*; 92), p. 301-334.
- CARANDINI A., MINARDI M. (2007), « La casa privata di Servio Tullio e la sua fortuna », *Workshop di archeologia classica : paesaggi, costruzioni, reperti*, 4, p. 17-52.
- CARUSO G., VOLPE R. (1995), « Mura Serviane in Piazza Manfredo Fanti », *Archeologia Laziale*, XII, 1, p. 185-191.
- CASTEX D., BLANCHARD P., GIULIANI R., RICCIARDI M. (2007), « Les ensembles funéraires du secteur central de la catacombe des Saints Pierre et Marcellin (Rome,

- I^{er}-III^e siècle) : caractérisation, hypothèses d'interprétations et perspectives de recherches», *MEFRA*, 119, p. 274-282.
- CASTEX D., BLANCHARD P., KACKI S., RÉVEILLAS H., GIULIANI R. (2011), « Le secteur central de la catacombe des Saints Pierre et Marcellin (Rome, I^{er}-III^e siècle). Indices archéologiques d'une crise brutale de mortalité », *MEFRA*, 123, p. 276-282.
- CHILLET C. (2011), « Limites de la ville et symboles du pouvoir à Rome : les ambiguïtés des jardins de Mécène », *Histoire urbaine*, 31, p. 151-170.
- CHILLET C. (2016), « Transferts de propriété à Rome sous le Triumvirat : le cas des jardins de Mécène », in *Les confiscations, le pouvoir et Rome de la fin de la République à la mort de Néron*, C. Chillet, M.-C. Ferrières, Y. Rivière (dir.), Pessac, Ausonius (*Scripta antiqua*; 92), p. 249-278.
- CIMA M. (1986), « Dagli scavi dell'Esquilino all'interpretazione dei monumenti; I singoli edifici; I pavimenti », in *Le tranquille dimore degli dei. La residenza imperiale degli horti Lamiani*, M. Cima, E. La Rocca (dir.), Venise, Cataloghi Marsilio, p. 37-65.
- COARELLI F. (1988), *Il foro boario dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, Quasar.
- COARELLI F. (1993), s.v. « *Campus Esquilinus* », *LTUR I*, p. 218-219.
- COARELLI F. (1995), s.v. « *Forum Esquilinum* », *LTUR II*, p. 298.
- COARELLI F. (1996), s.v. « *Murus Servii Tullii* », *LTUR III*, p. 326-327.
- COARELLI F. (2015), « Le attività artigianali nella Roma di età imperiale. Fonti letterarie e fonti epigrafiche », in *L'Archeologia della produzione a Roma (secoli V-XV)*, A. Molinari, R. Santangeli Valenzani, L. Spera (dir.), Rome - Bari, École française de Rome - Edipuglia (Collection de l'EFR; 516), p. 119-124.
- COATES-STEPHENS R. (2005), « Un "pistrinum" tardo repubblicano a Porta Maggiore », *Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, serie III, *Rendiconti*, LXXVIII, p. 473-498.
- DE SOUZA M. (2004), *La question de la tripartition des catégories du droit divin dans l'Antiquité romaine*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne.
- DI GIUSEPPE H. (2018), « Il vequos Esquelinos e gli artigiani campani a Roma », *Oebalus*, 13, p. 341-365.
- ERNOU T. A., MEILLET A. (1959), *Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, 4^e éd., Paris, Klincksieck (éd. rév. en 1985).
- FELLAGUE D. (2016), « Retour sur l'arc d'Orange (Vaucluse), son environnement et sa datation », *Gallia. Archéologie de la France antique*, 73, 2, p. 145-168.
- FERRANDES A.F. (2017), « Gli artigiani e Roma tra alta e media età repubblicana », in *Gli artigiani e la città. Officine e aree produttive tra VIII e III sec. a.C. nell'Italia centrale tirrenica*, fascicule de *Scienze dell'Antichità*, 23, 2, p. 21-53.
- FRAIOLI F. (2007), « La "domus Aurea" : continuité e trasformazioni tra Palatino, "Velia", Oppio, Celio ed Esquilino », *Workshop di archeologia classica*, 4, p. 85-106.
- FRÉZOULS E. (1987), « Rome ville ouverte. Réflexions sur les problèmes de l'expansion urbaine d'Auguste à Aurélien », in *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.)* (Actes du colloque international organisé par le CNRS et l'EFR, Rome, 8-12 mai 1985), P. Gros, C. Nicolet (dir.), Rome, École française de Rome (Collection de l'EFR; 98) [2^e éd. 2015], p. 373-392.
- GATTI C. (2007), « Il sepolcro cd. "Arieti" sull'Esquilino », *Archeologia classica*, 58, p. 75-107.
- GRAHAM E.J. (2006), *The Burial of the Urban Poor in Italy in the Late Roman Republic and Early Empire*, Oxford, Arceopress.
- GROS P. (2008), « Entrer dans la ville ou la contourner ? Remarques sur les problèmes posés par les tronçons urbains des voies de communication sous le Haut-Empire », in *Stadtverkehr in der antiken Welt*, D. Mertens (dir.), Wiesbaden, Reichert (Palilia; 18), p. 145-163.
- GUILHEMBET J.-P. (2006), « Limites et entrées de la Rome antique : quelques rappels et quelques remarques », in *Entrer en ville*, F. Michaud-Fréjaville, N. Dauphin, J.-P. Guilhembet (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 79-121.
- GUYON J. (1987), *Le cimetière aux deux lauriers. Recherches sur les catacombes romaines*, Rome, École française de Rome (BEFAR; 264).
- HÄUBER C. (1990), « Zur Topographie der *Horti Maecenatis* und der *Horti Lamiani* auf dem Esquilin in Rom », *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 23, p. 11-107.
- HÄUBER C. (2014), *The Eastern Part of the Mons Oppius in Rome. The Sanctuary of Isis et Serapis in Regio III, the Temples of Minerva Medica, Fortuna Virgo and Dea Syria, and the Horti of Maecenas*, Rome, L'Erma di Bretschneider (Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma; Supplementi 22).
- HINARD F. (1987), « Spectacle des exécutions et espace urbain », in *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.)* (Actes du colloque international organisé par le CNRS et l'EFR, Rome, 8-12 mai 1985), P. Gros, C. Nicolet (dir.), Rome, École française de Rome (Collection de l'EFR; 98) [2^e éd. 2015], p. 111-125.

- HINARD F. (1991), « Rome dans Rome : la Ville définie par les procédures administratives et les pratiques sociales », in *Rome : l'espace urbain et ses représentations*, F. Hinard, M. Royo (dir.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 31-54.
- HUMBERT M. (2018), *La loi des XII tables*, Rome, École française de Rome.
- JOLIVET V. (1997), « Croissance urbaine et espaces verts à Rome », in *La Rome impériale : démographie et logistique*, Rome, École française de Rome (Collection de l'EFR; 230), p. 193-208.
- LANCIANI R. (1874), « Delle scoperte principali avvenute nella prima zona del nuovo quartiere Esquilino », *Bullettino della Commissione comunale archeologica di Roma*, 2, p. 33-88 et 195-223.
- LANCIANI R. (1877), « Miscellanea epigrafica », *Bullettino della Commissione comunale archeologica di Roma*, 5, p. 161-183.
- LA ROCCA E. (1986), « Il lusso come espressione di potere », in *Le tranquille dimore degli dei, la residenza imperiale degli horti Lamiani*, M. Cima, E. La Rocca (dir.), Rome, Cataloghi Marsilio, p. 3-36.
- LAURENCE R., NEWSOME D.J. (dir.) (2011), *Rome, Ostia, Pompeii : Movement and Space*, Oxford, Oxford University Press.
- LE GALL J. (1991), « La muraille servienne sous le Haut-Empire », in *Rome : l'espace urbain et ses représentations*, F. Hinard, M. Royo (dir.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 55-63.
- MALMBERG S., BJUR H. (2009), « The Suburb as Centre », in *Via Tiburtina : Space, Movement and Artefacts in the Urban Landscape*, H. Bjur, B. Santillo Frizell (dir.), Rome, Svenska Institutet, p. 110-113.
- MALMBERG S., BJUR H. (2011), « Movement and urban development at two city gates in Rome : The porta Esquilina and the porta Tiburtina », in *Rome, Ostia, Pompeii : Movement and Space*, R. Laurence, D.J. Newsome (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 361-385.
- MARI Z. (2008), s.v. « Via Tiburtina », *LTUR Suburbium V*, p. 160-173.
- PALOMBI D. (2016), *I fori prima dei Fori, storia urbana dei quartieri di Roma antica cancellati per la realizzazione dei fori imperiali*, Rome, Espera.
- PALMER R.E.A. (1980), « Customs on market goods imported into the city of Rome », in *The Seaborne Commerce of Ancient Rome. Studies in Archaeology and History*, J. D'Arms, E.C. Kopff (dir.), Ann Arbor, University of Michigan Press (Memoirs of the American Academy in Rome; 36), p. 217-233.
- PINOL J.-L. (dir.) (2003), *Histoire de l'Europe urbaine*, I, *De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil.
- PISANI SARTORIO G., LOMBARDI L., ROSSI ZAMBOTTI H. (2010), « I "Trofei di Mario", mostra dell' "Aqua Claudia-Anio Novus" : il percorso dell'acqua », *Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, serie III, *Rendiconti*, 83, p. 59-89.
- QUILICI L. (2008), « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », in *The Oxford Handbook of Engineering and Technology in the Classical World*, J.P. Oleson (éd.), Oxford, Oxford University Press, p. 551-579.
- ROYO M. (1999), *Domus Imperatoriae. Topographie, formation et imaginaire des palais impériaux du Palatin*, Rome, École française de Rome (BEFAR; 303).
- ROYO M. (2007), « Bis vidimus urbem totam (Plin., NH, 36, 111). Les résidences de Caligula et de Néron, entre topos rhétorique et réalité topographique », in *Neronia VII, Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle après J.-C.*, Y. Perrin (dir.), Bruxelles, Latomus (Collection Latomus; 305), p. 378-405.
- TASSI SCANDONE E. (2013), *Quodammodo divini iuris, per una storia giuridica delle res sanctae*, Naples, Jovene (Publicazioni del dipartimento di scienze giuridiche, Università degli studi di Roma, La Sapienza; 87).
- TEDESCHI GRISANTI G. (1996), s.v. « *Nymphaeum Alexandri* », *LTUR III*, p. 351-352.
- TEDESCHI GRISANTI G. (2001), « I Trofei di Mario », in *Gli acquedotti Claudio e Aniene Nuovo nell'area della Banca d'Italia in via Tuscolana*, D. Manciola, G. Pisani Sartorio (dir.), Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, p. 51-55.
- VOLPE R., PARISI A. (2009), « Alla ricerca di una scoperta. Felice de Fredis e il luogo di ritrovamento del Laocoonte », *Bullettino della Commissione comunale archeologica di Roma*, 110, p. 81-109.
- VOLPE R. (2019), « Tra città e suburbio : il ruolo delle Mura Serviane e Aureliane a Roma », in *I confini di Roma* (Atti del convegno internazionale, Università degli Studi di Ferrara, 31 maggio-2 giugno 2018), R. Dubbini (dir.), Pisa, ETS, p. 107-120.
- WILPERT J. (1910), *La cripta dei papi e la cappella di Santa Cecilia nel Cimitero de Callisto*, Rome, Desclée De Brouwer.